

Matti King
alias
Sarah Siritzky

Innocence Coupable



« Je dédie ce livre à Claudia qui a été
mon initiatrice, une personne aimante.
Elle m'a donné la force d'affronter mes
peurs les plus obscures.
Je ne l'oublierai jamais. »

Chapitre 1

Atroce journée. L'automne faisait son apparition. C'était l'enterrement de mon beau-père. Il a joué le rôle de mon père. Personne en dehors de la famille ne connaissait la vérité, et je soupçonne même certains membres de cette famille bien-pensante de l'ignorer, mais ça je m'en fiche ! J'ai découvert ce secret toute petite, j'ai compris que les adultes étaient des menteurs. Je déteste le mensonge, pourquoi est-on si souvent obligé de mentir ? qu'est-ce qui est vrai, qu'est-ce qui ne l'est pas ? Tout est double. Ma famille est juive, et naître dans une famille juive pour une fille n'est pas toujours agréable pour un tas de raisons. Les parents de mon beau-père étaient aisés. Ils avaient une chaîne de restaurants. J'en avais entendu parler mais je n'avais jamais mangé dans l'un d'eux. Ils habitaient l'Amérique. Ils avaient fui la Pologne lors de pogroms et, les uns après les autres, avaient émigré à New York, Miami et San Francisco. Ils s'étaient dispersés mais restaient toujours en relation étroite. Leur chaîne de restaurants ne devait pas être un endroit pour enfants. Je crois même que c'étaient des cabarets. La façon dont ils en parlaient était floue. Décidément, le monde

du cabaret faisait partie de mon patrimoine car ma grand-mère maternelle avait été danseuse dans ce genre d'endroit – mais je vais continuer sur la famille de mon beau-père.

Il y avait des scènes de jalousie entre mes parents à cause de certaines personnes engagées pour travailler chez nous, mais c'était toujours à mots couverts ; ils chuchotaient, se disputaient et ça se terminait dans la chambre à coucher où d'interminables disputes éclataient. Ma chambre était à côté de la leur et je dois dire qu'ils m'emmerdaient avec leurs cris et leurs pleurs. Pourquoi faisaient-ils un tel tintamarre, vu qu'ils n'avaient guère l'air de s'aimer d'amour ? Décidément, tout était incompréhensible. Petite, j'habitais l'East Side à New York dans un quartier agréable, non loin de Central Park et à proximité de mon école. J'étais née dans cette ville, je ne sais pas dans quel hôpital, mais quelle importance ?

Mes grands-parents paternels habitaient Miami, ce qui me valait de faire quelques allers-retours. J'étais enfant unique et je n'aimais pas trop mes grands-parents. Ils étaient distants, froids. Mes grands-parents maternels étaient décédés. Je ne savais pas à l'époque ce que ça voulait dire être mort. Je ne les avais jamais vus sinon en photo. Ça me laissait indifférente. J'ignore où ils avaient vécu. Je crois bien que c'était quelque part sur la Côte d'Azur en France.

Je vais me présenter, mais très succinctement car quelques mots seraient insuffisants pour me décrire. Je suis un personnage multiple et complexe et, au fur et à mesure des pages, je vais me dévoiler. Je suis une petite fille, je me prénomme Carla. J'ai parfois six ans, sept ans, huit ans ou un peu plus. Je suis aussi

une femme. J'ai quarante-trois ans et je me prénomme Tanine. Carla sait plus de choses que moi car je suis un peu amnésique sur notre passé. Tanine et Carla, c'est donc moi, une seule et même personne. Il n'y a que nos prénoms et nos mémoires qui sont différents. Moi Tanine, je suis hantée par Carla, par mon enfance, par la petite fille que j'ai été. Ma vie a été bouleversée par des événements graves et perturbateurs. Je m'étais alors fermée au monde. Je ne pouvais faire autrement pour survivre que de garder un regard neuf et candide. Pour cela, il fallait enjoliver et enrober d'une couleur claire ce qui était sombre. J'avais carrément éliminé le sombre, en tous les cas, c'est ce que j'avais essayé de faire.

J'allais à un enterrement et pourtant, j'étais à l'aube de ma vie. Je ne le savais pas encore. Pleins de choses commençaient à éclater dans ma conscience à travers des événements et des souvenirs. C'était un jeudi, j'accompagnais mon beau-père à sa dernière demeure. Parfois j'avais cru l'aimer, ça, c'était quand il était gentil. Dieu que sa personnalité était double !

*

* *

Je me trouvais à Paris où je vivais depuis presque vingt ans. J'étais dans une voiture avec une vieille tante paternelle par alliance. Nous suivions le corbillard. Elle me parlait, elle avait l'air triste, mais je pensais que c'était l'image de sa propre mort qui l'effrayait. Elle devait avoir soixante-dix ans bien tassés, et conduisait sans lunette. Incroyable ! À moins qu'elle ne portât des verres de contact. Je n'osais lui poser la question, ce n'était pas le moment d'aborder le sujet de la

coquetterie. Soudain, j'entendis des crissemments de pneus, des bruits de frein et deux voitures se percutèrent à un feu rouge devant nous. Cet accident me fit basculer dans le temps.

Je suis dans un autobus avec ma maman en train de somnoler contre son épaule. J'adore son odeur et, comme un animal, quand je le peux, je me niche contre elle. Elle est moelleuse et agréable à respirer. Soudain, des cris. Je suis brutalement arrachée à ma somnolence. Les grandes personnes sont debout. Une femme est couchée par terre, sa robe à moitié relevée, tachée de sang. Une vitre a éclaté. Je ne comprends pas ce qui s'était passé. Je suis trop petite pour qu'on me tienne au courant. On nous fait tous descendre de l'autobus. J'ai peur de passer devant la femme. J'aperçois son visage tuméfié, des traces de sang sur son visage livide. Je me demande si elle est vivante. J'ai peur de mourir. Je me jette dans les bras de maman.

Je fus arrachée à ces pensées par ma tante qui s'énervait contre moi, elle voulait que je sorte de la voiture pour l'aider à manœuvrer afin d'échapper à l'embouteillage. J'étais retournée dans le passé, et pendant quelques secondes j'étais redevenue Carla, indifférente à la furie aux cheveux blancs qui s'agitait désespérément pour me ramener à la réalité. Sans dire un mot, je suis descendue accomplir ce qu'elle attendait de moi. Il ne nous restait plus qu'à rejoindre le corbillard.

Le cimetière était à une dizaine de kilomètres de distance. Pensive, j'oubliais le paysage morne et la route encombrée par la circulation, indifférente à la voix nasillarde de la conductrice. Nous étions en train de pénétrer dans le cimetière juif de Bagneux. Sortis

de la voiture, nous avons rejoint le groupe familial. Il y avait là quelques personnes que je ne connaissais pas. Des amis ou collègues de mon beau-père sans doute. Sa mort avait été subite, une crise cardiaque l'avait emporté dans la nuit. Pas le temps de pleurer, de plaindre et d'entourer le mourant de paroles réconfortantes. Quelquefois la mort est une délivrance. La vie, ici-bas, est si dure. Je me demande pourquoi on s'accroche autant. Les feuilles tombaient des arbres, c'était une de ces journées automnales où tout semble promis à une fin prochaine. Le cortège était restreint, la famille avait déjà été pas mal décimée. Je regardais leurs mines attristées. C'était ma famille, mais je ne les aimais pas et je n'aurais pas aimé qu'ils viennent à mon enterrement. Je n'avais pas envie de pleurer, je n'étais pas triste, j'étais ailleurs. Cette irruption soudaine du passé, tout à l'heure, m'avait déroutée. Cela faisait des années que je n'avais pas repensé à ma petite enfance. Je ne sais pas pourquoi, c'était comme si je n'avais jamais été petite, comme si j'avais oublié le temps d'avant... Je regardais les feuilles voler, certaines dessinaient de belles arabesques, comme si elles cherchaient à retarder l'instant de leur chute.

Devant la tombe, je me sentais très nerveuse. Le cercueil fut descendu auprès de celui de ma mère. Beau-papa et maman réunis. Je pensais à la vie de chacun d'eux. Mon beau-père et ma mère s'étaient fait beaucoup souffrir et, malgré toutes leurs disputes, ils avaient été attachés l'un à l'autre jusqu'à la fin. S'étaient-ils jamais aimés ?

Le rabbin fit un discours solennel, stupide, interminable et sans rapport avec la réalité.

Je fermai les yeux. Une légère brise enveloppait mes membres, je frissonnais, je n'avais guère envie de regarder autour de moi. La voix du rabbin me parvenait comme un écho. Tout était presque irréel, sauf ses balivernes, qui m'empêchaient de m'abandonner totalement. J'avais envie de lui hurler de fermer sa gueule, d'arrêter de mentir devant les morts et les vivants, le pauvre homme à qui ce discours était dédié aurait été peut-être soulagé d'entendre pour une fois la vérité. Je commençais à être très énervée, mes yeux s'entrouvraient par moments, autour de moi les gens s'épiaient. Ils ressemblaient à des corbeaux. Mes poings étaient si serrés que mes ongles s'enfonçaient douloureusement dans ma chair. Je respirais à peine, mes épaules me faisaient mal, elles étaient presque remontées à hauteur de mon visage tant j'étais crispée. Sous l'effet de la douleur, je relâchais tout. C'est alors que j'entendis des oiseaux, et derrière les feuilles et les branches qui se mouvaient gracieusement au gré du vent, surgit une petite fille. Était-elle vraie ou imaginaire ? Elle avait de longs cheveux blonds et dorés, sa robe blanche et sa veste grise lui seyaient à ravir. Elle portait des socquettes blanches à dentelle et des chaussures vernies noires. Était-elle Alice aux pays des merveilles ? Un mirage qui passait pour m'entraîner ailleurs ? Était-elle fécondée par mon imagination qui cherchait à tout prix à s'évader ? Cette vision me fit basculer des années en arrière.

Je suis à New York. J'ai à peu près six ans. Une petite fille m'attire dans l'appartement où j'ai vécu. Je reconnais Carla. Cette scène me laisse les jambes coupées, le souffle court. Je voudrais arrêter de la suivre, mais je ne peux pas, c'est plus fort que moi.

Carla prend possession de moi. Je me maquille, je me trouve jolie. Je ressemble à ma maman. Je suis installée devant sa coiffeuse qui est dans la chambre à coucher de mes parents. Beau-papa lit un journal dans la pièce à côté. Tout est calme. Je suis tranquille, livrée à moi-même, maman est sortie et la gouvernante qui s'occupe de moi est partie pour la journée à Brooklyn. Je coiffe mes cheveux avec attention, ils ont des jolies boucles naturelles, avec des reflets blonds vénitiens. Ma maman est très brune, très belle, elle ressemble à une gypsi. Je suis jolie comme elle. Je me regarde avec plaisir. Poser le rouge à lèvres sur ma bouche est délicieux, le fond de teint, le fard à joues, le Rimmel, je ne lésine sur rien. Ma mère adore le maquillage, elle est si jolie et si gracieuse. Je me lève du tabouret recouvert d'un tissu de satin rose pâle. La coiffeuse est tout en miroirs, il paraît qu'elle date des années 40. Moi, je m'en fiche. J'adore tous ces miroirs qui me renvoient l'image d'une grande fille. Je porte une jolie robe. Dehors, il fait beau et chaud. J'ouvre le placard de ma maman et j'enfile une paire de talons hauts blancs. Je suis ravie de mon déguisement. J'ajoute un petit chapeau de paille sur ma tête. Il est bordé de cerises et de fleurs, je me trouve mignonne, j'ai envie de compliments. J'extirpe un sac à main blanc en bandoulière. Je révise une dernière fois mon look et m'avance dans le salon en me déhanchant, guettant le regard admiratif de beau-papa. Il est allongé sur le canapé, il lève les yeux vers moi. Son regard d'acier me glace d'effroi. Il me dit la voix sèche et saccadée que je ressemble à une pute et que jamais plus je ne dois recommencer une telle chose. Je me sens désintégré, sale, très vilaine comme ma grand-mère maternelle, celle qui dansait dans les cabarets devant des hommes. Elle représente ce que mon beau-père et la famille

détestent. Je tremble. Je me sens honteuse. Mon beau-père continue à m'injurier en m'ordonnant d'aller me laver illico pour que plus rien de ce que j'ai mis sur moi, maquillage ou vêtements, ne subsiste. Il est en colère ! Il me suit dans la chambre, attrape le tube de rouge à lèvres sur la coiffeuse et l'expédie avec fureur contre le miroir qui se fend en plusieurs endroits. J'ai si peur ! Sa colère me pétrifie. Ma gorge est nouée. Je ne comprends pas ce que j'ai fait de grave, je n'ose pas poser la question. J'ai vraiment très très peur. Va-t-il me tuer ? Qui va me défendre, me protéger ? Il est tellement fâché et moi, je suis si petite.

Des larmes envahissent mes joues. Je ressemble à un clown triste, le maquillage coule. Je me dirige dans la salle de bain de mes parents. Le miroir est trop haut, je n'arrive pas à me voir. Je commence à me démaquiller comme je peux. Mes sanglots soulèvent mes épaules. Mon beau-père s'approche de moi par derrière et me tape de plus en plus fort, la tête, les fesses, les bras, partout. Je hurle, je pleure, alors c'est pire, il devient comme fou. Je tremble, je suis glacée. Mes genoux se dérobent, mes dents claquent. Je m'évanouis.

Lorsque j'ouvris les yeux, j'étais couchée à terre. Tout le monde faisait cercle autour de moi, comme dans un cauchemar. J'étais au cimetière. En retournant dans le passé, j'avais perdu connaissance et toutes les personnes présentes se penchaient sur moi, tellement compatissantes pour la bonne fille endeuillée qui souffrait tant de la mort de son si gentil beau-père. Mon Dieu qu'ils m'emmerdaient ! Aussitôt, dans une nouvelle vision, plus rapide que les précédentes, je me vis étendue sur le lit de mes parents.

Ma maman sent bon, elle m'embrasse, me câline, me mouche, me nettoie le visage. Elle est douce. Je pleure, je suis choquée. Je sens encore la brûlure des coups que beau-papa m'a donnés. Maman ne dit rien, ne parle pas, comme si rien de grave ne s'était passé. Il a quitté la chambre. Je me suis évanouie pour échapper à la folie paternelle. Ses colères me terrifient, j'aurai toujours peur de lui dorénavant. Il est comme un chien fou, on le caresse et, d'un seul coup, il mord. Le miroir à l'intérieur de moi s'est cassé, je me sentirai toujours laide désormais.

A la sortie du cimetière la famille s'était séparée et la vieille tante me raccompagna chez moi. Je claquais des dents, j'avais froid, je n'avais plus de force. Elle voulut m'accompagner chez moi pour pas me laisser seule. Je refusai, prétextant une migraine. J'avais réellement besoin de solitude. Je poussai la porte de mon appartement ; j'habitais un petit duplex du côté de Pigalle. Mon appartement était mignon, malgré ses couleurs un peu trop roses, mais je l'avais loué dans cet état et je n'avais aucune velléité de le repeindre. J'aimais son côté bonbonnière. Je pénétrai dans la salle de bain, la lumière était tamisée et, comme le carrelage était rose, cela me donnait d'ordinaire une mine assez réussie. J'approchai mon visage du miroir, j'avais les traits creusés et malgré l'ambiance rose, j'étais blême. Une catastrophe.

Assise dans un fauteuil en rotin avec un gros coussin rose sous les fesses, je repensais à l'enterrement. Je fermais les yeux et j'essayais de revoir la scène du rouge à lèvres. Carla était là, si proche, prête à m'entraîner de nouveau dans le passé. J'étais contente d'être seule, mon tortionnaire était

mort, je n'entendrais plus jamais sa voix, plus jamais ses mains ne se poseraient sur moi, ni ses yeux avides, amoureux et dégueulasses. Je me sentais bizarre comme si toute une partie de ma vie m'avait échappé, que seule Carla connaissait. Je me sentais mal à l'aise comme si quelque chose obstruait ma liberté, m'empêchait d'être. J'avais compris après l'enterrement et mon évanouissement que j'avais quelque chose à chercher au plus profond de moi et je me demandais comment j'allais m'y prendre. Je savais des choses, confusément, mais en même temps j'ignorais tout. Fatiguée, je me dirigeai vers le lit, et avant d'avoir eu le temps de me déshabiller, je m'endormis profondément.

Chapitre 2

Dors, Tanine, dors, je vais te raconter une histoire. Mon histoire, ton histoire, notre histoire. Le temps s'est arrêté pour moi à l'âge de six ans, un matin d'avril. Je suis Carla, je vis le passé au présent, et mes cauchemars sont peuplés de poupées démembrées. Je suis une petite fille blonde et espiègle, jolie comme un cœur, comme disent les grandes personnes. Je déteste quand ils me passent la main dans les cheveux pour me faire des compliments.

L'autre jour, c'était jour de congé, j'ai mis ma robe rouge avec mes collants blancs. Il faisait soleil dehors, j'ai demandé à la vieille gouvernante de m'amener à la fête foraine. Maman choisit toujours des dames âgées et moches pour s'occuper de moi, elle dit que c'est à cause de beau-papa, comme ça y a pas de complication. Moi, je n'aimais pas cette dame-là, ça faisait deux mois qu'elle s'occupait de moi, mais moi je suis assez grande pour m'occuper toute seule ! Je me demandais comment j'allais pouvoir la semer. J'ai vu un marchand de barbe à papa : vite, je lui ai demandé de m'en acheter. Elle m'a lâché la main, et j'en ai profité pour partir en courant, tant pis

pour la barbe à papa ! J'avais le cœur qui battait fort tellement j'ai couru vite.

Je suis allée à l'autre bout de la foire. Il y avait des manèges partout. Un monsieur s'est approché de moi. Il était beau, vieux, enfin pour moi il l'était, et il était gentil parce qu'il m'a offert une glace. Le monsieur était étonné que je sois seule, alors je lui ai dit que mes parents me laissent faire ce que je veux parce que maintenant je suis une grande ! Il m'a demandé si je voulais faire un tour sur le grand cheval en bois, alors je lui ai dit oui. Mais il s'est mis derrière moi, je n'aimais pas ça. Il me serrait, comme si j'allais tomber ! Le manège tournait de plus en plus vite, et le monsieur m'énervait parce qu'il me touchait partout. J'osais pas crier, parce que j'avais peur de me faire gronder. Beau-papa ne veut pas que je parle à des inconnus. Je lui ai demandé d'arrêter, mais il m'a dit qu'il ne faisait rien de mal. J'avais envie de descendre, mais le monsieur m'a dit qu'il avait payé pour deux tours, alors il a continué à me toucher partout pendant que le manège tournait. Mais à la fin j'ai couru plus vite que lui, c'est pour ça qu'il n'a pas réussi à me rattraper.

Heureusement un policier m'a ramené à la maison. Je n'ai pas dit la vérité à mes parents. Ils étaient très inquiets, ils avaient vraiment l'air de tenir à moi ! La gouvernante s'est fait gronder par beau-papa et maman et fut renvoyée. Encore une qui partait...

*

*

*

Dors, Tanine, dors, et écoute l'histoire d'une petite fille qui a peur de son beau-papa.

Un jour que j'étais seule et grippée à la maison, il s'est passé quelque chose de terrible. J'étais dans ma chambre en chemise de nuit. J'étais petite, j'avais à peine six ans. On me disait très jolie et féminine et ça me plaisait beaucoup. Ce jour-là, beau-papa était rentré plus tôt que d'habitude et la gouvernante, pour je ne sais quelle raison, m'avait laissée seule. J'étais ravie. Je jouais à la poupée, comme font toutes les petites filles. Mon beau-père avait entrouvert la porte de ma chambre, je ne l'avais pas vu. Il me regardait jouer. Puis, il a poussé la porte et je l'ai regardé. Il avait un drôle de regard, pas comme d'habitude. J'essayais de déchiffrer son expression, mais je n'y arrivais pas. Il me faisait très peur. Mon instinct était en éveil, j'étais comme un animal apeuré qui ne pouvait pas s'enfuir. J'espérais que la gouvernante ou ma maman rentrerait. C'était la première fois que je voyais ce regard chez mon beau-père. Ses yeux marron reflétaient une lumière inquiétante, il était vraiment bel homme, quel dommage qu'il fut si souvent méchant ! Je le regardais si intensément, guettant le moindre tressaillement de son visage, que j'aperçus un grain de beauté dont j'avais, jusqu'ici, ignoré l'existence. Il s'est accroupi auprès de moi, je ne pouvais pas m'enfuir ni lui montrer que j'avais peur. On ne peut pas craindre son papa, même s'il ne savait pas que j'avais découvert, un malheureux jour, qu'il n'était pas mon père. Mon vrai père m'avait lâchement abandonné, et ça, c'était le plus moche de l'histoire. Puis mon beau-père m'a caressé le visage. J'étais comme un animal tétanisé devant un inconnu. Il m'a passé sa main partout. Sa main était immense. Je réalisais qu'elle faisait des choses inhabituelles, je ne la

quittais pas du regard, je surveillais chacun de ses gestes. Il souleva ma chemise de nuit, j'étais paralysée, comme envoûtée. Il m'a caressée plusieurs minutes ainsi, sans rien faire de plus, mais je savais qu'il faisait quelque chose d'anormal. Je retenais ma respiration. Il me regardait fixement. Et moi, je ne pouvais pas enlever mes yeux des siens. Je le surveillais, mais je n'osais ni me défendre ni lui dire d'arrêter et il aurait sans doute dit qu'il ne faisait rien de mal. Mes cuisses et mon minou étaient à l'air, je commençais à avoir froid. C'était une sensation atroce car je me sentais mal et, en même temps, j'avais du plaisir. Ensuite, il a quitté la pièce et tout est rentré dans l'ordre. La gouvernante est revenue, maman aussi. Brusquement, j'ai eu un accès de fièvre. Je me suis retrouvée avec un thermomètre dans les fesses, des aspirines, des médicaments de toutes sortes, et je souhaitais de toutes mes forces que le pédiatre ne vienne pas à mon chevet.

Depuis ce jour-là, j'ai développé un sentiment de culpabilité très fort envers ma maman et une gêne terrible envers mon beau-père. J'évitais d'être seule avec mon beau-père, mais ce n'était pas évident. Dès qu'il me regardait, je tremblais, je pensais à sa main sur mon corps et s'il s'approchait trop quand maman s'absentait, je développais des frissons et de la fièvre. J'avais aimé ses attouchements et, en même temps, je les avais détestés. À qui pouvais-je raconter ça ? J'étais enfermée dans ce secret. Qu'est-ce qu'il y avait comme mensonges chez les grandes personnes ! Ce sont eux qui apprennent à mentir.

Depuis cette journée, mon beau-père a changé d'attitude envers moi. Je crois que c'est à cause de maman. Elle s'absentait très souvent et revenait

tard. Elle paraissait tout le temps malheureuse et beau-papa passait son temps maintenant à s'occuper de moi comme si je la remplaçais.

*

* *

Ecoute, Tanine, écoute-moi encore un peu. Ce que je vais te raconter, je ne l'ai encore jamais dit à personne. Je n'ai encore jamais dit à personne comment je suis morte à la vie un matin d'avril. Je me souviens de cette semaine-là, le bruit circulait qu'une fillette s'était fait violer dans un souterrain. Ce qu'on racontait était tellement atroce que j'en étais tombée malade et vomissais sans cesse. J'avais peur que cela ne m'arrive. Mes nuits étaient peuplées de cauchemars et je me recroquevillais de plus en plus dans ma coquille, tenaillée par une insécurité terrible. Je savais que les adultes avec qui je vivais étaient dangereux et que leur amour n'était pas comme le mien. Je n'osais pas parler de l'histoire du parking souterrain. Et toutes les nuits depuis je rêve d'une petite fille qui pleure, une petite fille qui a perdu sa poupée et qui la retrouve cassée, brisée, en miette.

Tanine, il faut que tu saches la vérité, la petite fille du souterrain, c'est moi. Oui, c'est moi Carla, qu'on a violée. J'avais à peine six ans. C'est moi qu'on a abîmée, souillée, déchirée. C'est moi dont on a brisé l'enfance, qu'on a laissée inerte comme toutes ces poupées qui peuplent mes nuits. Je suis restée K.O. à terre, choquée, comme morte. Je ne pouvais même pas pleurer. C'était un matin, il faisait noir, c'était l'hiver. Et c'est beau-papa qui a fait ça. Oui, ton

propre beau-père ! Maman a vu. Je ne me souviens pas bien. Tout est flou. Elle était pétrifiée, elle ne m'a pas défendue, elle ne m'a pas protégée. Son regard de folie, je l'ai gravé dans l'âme.

A un moment, j'ai perdu connaissance, et une autre partie de moi s'est relevée. Elle n'avait rien subi. Elle était vierge, intacte, vivante. Cet autre moi, Tanine, c'est toi. Tu m'as sauvé la vie. Tu as une mémoire différente de la mienne et les traumatismes, tu les as évacués. Pour survivre et oublier, je me suis dédoublée. Ce double était une création de génie, de survie. Tanine, tu es cette autre partie de moi-même née de mon incapacité à supporter la violence qu'on m'avait faite. Tu es mon rempart, celle qui me protège contre un souvenir que je ne parviens pas encore à assumer. Le viol m'a coupé en deux. La réalité est si laide que je me suis créé un monde à moi.

Depuis ce jour, je n'ai plus jamais été la même. Maintenant, tu sais pourquoi. Je parle bien d'inceste. Il paraît que puisqu'il n'est pas mon vrai père, cela s'appelle de la pédophilie. Quelle différence ? Il m'a élevée en se prétendant mon père, il était marié à ma mère. Les psychologues me font rire avec leur différenciation de langage. Après tout, un crime n'est-il pas un crime ?

Je n'ai jamais grandi. Je suis restée figée, fossilisée, fascinée, comme si ma seule existence était réduite à ce crime et à ses conséquences. Pour moi, la réalité est devenue impossible à assumer. Elle était si laide que j'ai créé un « monde à moi ». Ce monde à moi, je l'ai fermé à double tour pour oublier. Il est temps aujourd'hui d'intégrer le passé.